

hypocrite, qui avait profité de la révolution pour consommer le partage de la Pologne, et qui, sous prétexte de sauver la France, aurait aussi voulu la démembrer. Il ne restait plus en armes que l'Angleterre, fière de son empire des Indes et poursuivant sans pudeur la domination des mers. Les efforts de l'Europe étaient venus se briser contre le courage d'un peuple armé pour son indépendance, sans autre résultat que de provoquer les sanglantes représailles de septembre et du 21 janvier, et de donner un instant à la révolution la force d'un parti vraiment national. Mise jusqu'alors au ban des peuples, la république reprenait parmi eux le rang perdu par la France depuis le règne de Louis XIV. Au lieu de convoiter à son tour d'injustes agrandissements et de ratifier par un silence coupable les iniquités du XVIII^e siècle, que n'usait-elle du prestige de ses armes pour le salut d'une sœur moins heureuse, de l'infortunée Pologne ?

CV. Bonaparte semblait digne de cette mission réparatrice. Comme capitaine, il avait surpassé tous les maîtres connus ; comme négociateur, éclipsé Richelieu, Mazarin, et obtenu à sa patrie cette rive du Rhin si longtemps désirée. De Milan, où se tenait sa cour brillante et somptueuse, il était le premier potentat du monde. Les émigrés mêmes et les prêtres exilés chantaient ses louanges, et, par un vague instinct de l'avenir, la multitude le déclarait destiné à réconcilier jacobins et royalistes. Mais, soit qu'il ne se sentit pas encore assez fort pour dompter les républicains, soit que, satisfait d'être le premier d'entre eux, il eût déjà le vertige, conséquence des grandes fortunes, soudain il démentit les espérances de modération qu'il avait données, et commença toutes les fautes qui firent un jour sa ruine. Entouré de soldats gorgés de butin et de plaisirs, sûr de n'avoir plus d'ennemis sur les bras, il lâcha la bride aux mauvaises passions et aux convoitises qu'il avait jusqu'alors contenues en Italie, et, pendant que ses lieutenants s'enrichissaient à la faveur de l'anarchie, il céda à la tentation, moins basse, mais non moins fatale, d'agrandir sa patrie par de vastes spoliations.

CVI. Pour qu'elles fussent plus criantes, ces iniquités tombèrent d'abord sur les deux vieilles républiques de Venise et de Gènes. En vain Venise avait espéré se sauver par une simple neutralité ; n'étant pas de force à fermer son territoire aux armées en lutte, elle vit pénétrer à leur suite une vive agitation. Encouragés par les Français, les bourgeois se soulevèrent contre le pouvoir de l'aristocratie ; au contraire, le peuple et les paysans prirent les armes pour soutenir un gouvernement chéri. Mêlés à ces rixes, quelques Français en furent victimes : en pouvait-il être autrement ? De là prétexte pour d'incroyables représailles. Non content de sacrifier à l'Autriche les provinces de terre ferme, Bonaparte met le siège devant Venise, exige le changement, ou, pour mieux dire, le renversement de sa constitution, se fait livrer arsenaux et navires, occupe les îles Ioniennes pour le compte de la France, et enfin, pour obtenir la ligne de l'Adige, cède sans honte à l'Autriche l'antique et malheureuse fiancée de l'Adriatique (1797). Mêmes troubles à Gènes, où les jacobins triomphent, prélude de leur annexion à la France. La digue une fois rompue, plus de limites à l'anarchie. Encore quelques jours, et le souverain pontife Pie VI, enlevé du Vatican, sera tenu en captivité par des mains sacrilèges. A sa suite disparaîtront les souverains du Piémont, de la Toscane et de Naples. Palais, couvents, musées, caisses publiques seront au pillage. Partout surgiront des républiques improvisées.

CVII. Par une faveur singulière, le Ciel, qui avait des vues sur le jeune Bonaparte, prit à tâche de l'arracher à cet entraînement coupable, à ces funestes excès, où il devait retomber un jour, se précipitant lui-même du faite de sa grandeur. Pendant que ses soldats abusaient de la victoire, le jeune conquérant partait pour Paris, et y était reçu en triomphe, comme le libérateur de la patrie, comme le sauveur futur de la société. C'était pourtant lui qui, envoyant au Directoire le plus fougueux de ses lieutenants, venait de l'aider à conserver par de nouvelles violences son pouvoir expirant. Peu de jours aupara-

vant, grâce surtout à l'appui de l'armée d'Italie, les deux directeurs les plus honnêtes, cinquante-trois députés modérés et les rédacteurs de quarante-deux journaux avaient été déportés, les prêtres proscrits par centaines, les élections politiques et municipales de quarante-huit départements annulées, les lois contre les émigrés remises en vigueur. Fidèle à son origine, le pouvoir révolutionnaire était ainsi revenu aux traditions de 93, et continuait à se maintenir par les plus odieux attentats.

CVIII. De ce moment, plus d'illusions constitutionnelles pour les modérés ; plus de triomphe à espérer d'une assemblée délibérante ; nulle autre ressource que l'intervention d'un homme, d'une épée. Bien que Bonaparte eût mis la sienne au service des directeurs, à la vue de son génie, c'était encore à lui que chacun destinait l'honneur de contenir et de réconcilier les partis. Si quelqu'un avait pu le lui disputer, c'eût été son émule de gloire et de jeunesse, le brave Hoche ; mais une mort prématurée venait de le ravir à l'amour de ses soldats. Bonaparte était donc seul à ce poste d'avenir. Restait à attendre la chute du pouvoir auquel il venait d'accorder quelques jours de vie, et qui allait ainsi achever de se rendre impopulaire pour tomber ensuite sans laisser de regrets.

CIX. A d'autres la jouissance de piller les trésors de l'Italie ou de prolonger en France une Terreur factice. Bonaparte dédaignait ces basses passions, qu'il n'avait que trop déchaînées. Pour lui, il cherchait quelque entreprise merveilleuse, lointaine, poétique, qui pût frapper les esprits et compléter son auréole de gloire. Arraché à ses fautes, mais méconnaissant l'implacable ennemie qui devait un jour l'en châtier, il refusa de poursuivre les projets de descente en Angleterre, préféra la vaincre en lui ravissant la route des Indes, et tourna les yeux vers cette Égypte déchue de son ancienne splendeur sous la domination musulmane, dédaignée par Louis XIV, inutilement attaquée par saint Louis. Toutefois, telle était à cette époque l'horreur du moyen âge, que les esprits étaient plus occupés de la guerre de Troie

ou des conquêtes d'Alexandre que des nobles efforts des croisés. Loin de suivre leurs traditions, Bonaparte ne respecta pas même la dernière trace de leur histoire. Passant à Malte, il y noua des intelligences, chercha une mauvaise querelle aux chevaliers, unique reste des ordres militaires, leur déclara la guerre aussi déloyalement qu'à l'antique Venise, et se fit livrer sans combat cette place imprenable.

CX. De là il partit pour l'Égypte (1798) avec quarante mille hommes, échappa aux flottes anglaises, débarqua sans obstacle auprès d'Alexandrie, et s'empara avec le même bonheur de cette importante base d'opérations. Plus habile que saint Louis, il résolut d'éviter les nombreux bras du Nil et de rejoindre ce fleuve à travers le désert, au risque d'imposer de rudes privations à son armée. Il se fit précéder par une proclamation qui indiquait aux habitants l'esprit de cette nouvelle expédition : « Nous aussi, nous sommes de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit vos ennemis, le pape et les chevaliers de Malte ? » Mais les mameluks ne devaient pas céder sans combat aux enfants improvisés du Prophète. En avant du Caire, entre le Nil et les fameuses pyramides, vieilles de quarante siècles, dix mille cavaliers, les plus braves et les mieux montés de la terre, et vingt-quatre mille janissaires retranchés attendirent les Français (1798). Bonaparte adapta sur-le-champ sa tactique à ce nouveau genre de guerre, et forma ses divisions en carrés, contre lesquels les charges des mameluks vinrent inutilement se briser. Puis, du sein de ces forteresses vivantes, il détacha des colonnes d'attaque qui abordèrent l'infanterie à la baïonnette, la chassèrent de ses abris et la culbutèrent dans le Nil. Le Caire fut le prix de cette victoire. Et une poignée de Français occupa cette capitale de trois cent mille habitants, cette fameuse Babylone que les croisés n'avaient pu atteindre.

CXI. Si ces intrépides soldats surpassaient les succès de leurs aïeux, ils n'en avaient plus ni la foi ni le pieux désintéressement. Tandis qu'ils assistaient aux fêtes de Maho-

rangs de la société, les classes populaires s'étaient soudain ruées sur le monde pourri du XVIII^e siècle, en avaient brisé les autels, confisqué les richesses, dispersé et massacré l'aristocratie, ébranlé ou renversé les trônes. Mais, si jadis les traditions de l'empire romain s'étaient montrées si tenaces, comment cette nation, qui prétendait recommencer son histoire, pourrait-elle échapper aux influences vicieuses, à la corruption raffinée, à l'impuissant scepticisme d'un siècle dépravé? Le Directoire n'était-il pas la triste image de ce qu'elle semblait condamnée à devenir, sans autre profit que d'avoir mis à la portée de tous les jouissances, les spéculations, les abus du règne de Louis XV? Le retour des Bourbons eux-mêmes eût-il amené autre chose en ce moment que d'inutiles vengeances et des représailles sans fin?

CXVII. Par bonheur, la démocratie française s'était retrempee, dans une guerre de géants contre l'Europe entière. De là le remède qu'elle trouva dans le courage, la vigueur, les vertus de ses armées; de là la puissance du jeune conquérant auquel elle se donna sans réserve. Comme Clovis, comme Henri IV, il pouvait régner à condition de réconcilier spoliateurs et spoliés, de mettre un terme aux violences des jacobins, d'imposer silence à tous les partis, de consoler la France par la perspective d'une grandeur nationale sérieuse, enfin de rassurer l'Europe par la certitude d'une politique modérée. Pour cette tâche, sa puissance était sans limites; car, en détruisant états provinciaux, noblesse, bourgeoisie, clergé, parlement, corporations, en un mot, tous les centres de force et d'indépendance, et en les remplaçant par une fausse liberté générale, la révolution avait continué le passé qu'elle prétendait abolir, et mis la dernière main à l'œuvre de Louis XI et de Richelieu. En quelques mois, Bonaparte, dédaignant les objections des timides ou des méchants, et cédant à un généreux élan de sagesse et de réparation, put élargir les prêtres captifs, rassurer les parents d'émigrés, rappeler ceux qui n'avaient pas porté les armes contre

la France, rendre les honneurs funèbres à Pie VI, rétablir la liberté du dimanche, pacifier les provinces de l'Ouest, remplacer l'emprunt forcé par le crédit des receveurs généraux et de la banque, organiser préfectures et tribunaux, réprimer le brigandage, réparer les routes et les canaux abandonnés depuis dix ans, en un mot, ramener partout l'ordre et la confiance; magnifiques débuts d'un pouvoir fort, courageux et éclairé. En voyant ce vaillant capitaine s'arracher aux préjugés, aux entraînements, aux fureurs de la révolution, et faire succéder à la persécution une nouvelle ère de paix et de liberté religieuse, Bretons et Vendéens durent, comme les anciens ligueurs, se trouver amplement récompensés. Cette fois encore le sang des martyrs n'avait pas été stérile. Dans leur défaite triomphante, ils avaient sauvé la foi et l'honneur de la patrie.

CXVIII. Cependant il fallait obtenir la sécurité au dehors comme au dedans, et forcer encore une fois l'Europe à reconnaître le réveil de cette France qu'elle espérait voir s'abîmer dans l'anarchie. L'Autriche ne tarda pas à ressentir les coups du vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Pendant que Moreau débouchait dans la forêt Noire, et arrivait sur le Danube et sur l'Inn; pendant que l'héroïque Masséna s'enfermait dans Gènes, et y surpassait par une résistance désespérée la gloire de Zurich, attiré vers son terrain favori d'Italie, Bonaparte méditait d'y entrer par une manœuvre inouïe, par un passage des Alpes digne d'Annibal. Assemblés avec un profond mystère, organisés avec les précautions les plus minutieuses, quarante mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, s'acheminent sans bruit par les sentiers du Saint-Bernard, y traînent eux-mêmes leurs canons sur la neige, et descendent à l'improviste dans la vallée d'Aoste. Le plus léger obstacle peut les réduire au sort de Souvarov, et voilà qu'ils arrivent en face d'un fort imprenable qui domine la route. Inspirés par la nécessité, fantassins et cavaliers trouvent des sentiers, l'artillerie passe de nuit sur une couche épaisse de paille et de fumier, et l'armée débouche comme par miracle en

Lombardie, avant que les Autrichiens en soient avertis.

CXIX. Les Français s'installent tranquillement, recueillent vingt mille hommes arrivés par le Saint-Gothard, et regardent l'ennemi comme à eux, pendant que celui-ci, inquiet, dispersé, voulant fuir et pourtant laisser partout des garnisons, réunit à grand-peine cinquante mille hommes autour d'Alexandrie. Maître des deux rives du Pô, Bonaparte s'était avancé au delà de Plaisance, et, étonné de ne rien rencontrer, craignant de voir sa proie lui échapper, il avait envoyé ses troupes battre de tous côtés la campagne, lorsqu'il fut attaqué dans la plaine de Marengo, sur les bords de la Bormida, par la masse des Autrichiens cherchant à se faire jour avec leur belle cavalerie et deux cents bouches à feu. Seize mille Français reçurent seuls le premier choc. Bonaparte accourut avec sa garde consulaire; mais ses efforts n'aboutirent qu'à prolonger la résistance et à ralentir la retraite. Il fallut évacuer le champ de bataille. En ce moment, par un de ces bienfaits dont le Ciel se montrait prodigue, un lieutenant fidèle et intelligent, Desaix, revenait au bruit du canon et ramenait six mille hommes de troupes fraîches. Il était trois heures; la bataille était perdue: « Mais, s'écrie Desaix, il reste encore le temps d'en gagner une. » Il charge le premier à la tête de ses grenadiers; il tombe victime de son courage et de son dévouement. Ses soldats brûlent de le venger et abordent l'ennemi avec une vigueur incomparable. La fatigue et la déroute passent du côté des Autrichiens. Pressés de regagner les ponts de la Bormida, ils viennent s'y entasser en désordre. Le reste se rue dans la rivière, jetant ses armes, laissant ses canons et des milliers de prisonniers. Le lendemain il fallut capituler et céder la Lombardie (1800).

CXX. D'un seul coup l'Italie était reconquise. Le vainqueur de Marengo allait-il, comme deux ans plus tôt, en chasser tous les princes? Ils attendaient ses décisions avec terreur, prêts à fuir au premier signal. Un seul n'était pas rentré dans ses États, que les Napolitains s'étaient peu pressés de lui rendre;

c'était le nouveau pape Pie VII, laissé sans honneur et sans secours à Venise par ses prétendus alliés. Ce fut lui seul que Bonaparte rassura par de consolantes promesses. Il lui ouvrit le chemin de sa capitale, lui laissa entendre qu'il espérait rétablir en France le culte catholique, et, comme pour inaugurer cette politique nouvelle, il fit chanter, quoi qu'en pussent dire les athées de Paris, un *Te Deum* solennel à la cathédrale de Milan. Ainsi, dans un pontife désarmé, le conquérant reconnaissait le dépositaire de la force morale et de la liberté des cœurs, de la seule puissance qui manquait à son sceptre, et, par cet hommage courageux, il surpassait en clairvoyance, en sagesse, en bon sens les princes de son temps, les philosophes du XVIII^e siècle, les novateurs de la révolution. En même temps, aussi habile que prudent, il séduisit l'Espagne par l'offre d'un agrandissement en Italie, encouragea la neutralité de la Prusse, désarma la Russie par le renvoi de ses prisonniers et l'offre de Malte, qu'il ne pouvait plus défendre contre les Anglais. Puis, seul à seul avec l'Autriche, il se prépara à lui ôter pour longtemps l'envie de faire la guerre, et, au cœur de l'hiver, il dirigea contre elle trois armées, l'une sur l'Adige, l'autre dans les montagnes glacées de la Suisse, la troisième et principale sur le Danube, sous les ordres du tenace Moreau.

CXXI. C'était sur ce dernier théâtre qu'allait se trancher le débat. Les Français étaient cantonnés sur le plateau boisé de Hohenlinden, entre deux affluents parallèles du Danube, l'Inn et l'Isar. Au milieu des neiges de décembre, les Autrichiens prennent l'offensive et passent l'Inn, avec le projet de remonter le Danube, d'écraser la gauche des Français et de les devancer sur l'Isar. L'aile menacée est sauvée par sa vigueur, et Moreau a le temps de se concentrer au milieu de la forêt de Hohenlinden, dans une position solide, abordable d'un seul côté. Puis, tandis que les Autrichiens s'avancent en longue colonne sur cette route unique, il ordonne à sa droite de se rabattre sur eux et de les couper en deux. Richepanse saisit la manœuvre. Il tombe comme la foudre sur la

met, et que leurs savants cherchaient dans les ruines de l'Égypte à convaincre l'Église de mensonge, non contents d'occuper les États romains, leurs frères d'armes avaient chassé le roi de Naples, réuni à la France Genève et Mulhouse, envahi la Suisse et la Hollande, et de là ils menaçaient de promener dans tout le continent la confiscation, les proscriptions, l'anarchie. L'Europe entière se souleva contre ces audacieux conquérants, plus musulmans que chrétiens, qui combattaient moins pour la délivrance que pour l'oppression de leurs frères. L'Autriches'arma pour disputer l'empire de l'Italie, la Russie pour venger ses protégés, les chevaliers de Malte; l'Angleterre envoya son terrible Nelson à la poursuite du général qui prétendait dominer la Méditerranée et couper la route des Indes. Assez profond pour les galères d'autrefois, le port d'Alexandrie était inaccessible aux vaisseaux modernes. Surprise dans la rade d'Aboukir et écrasée entre deux feux, l'escadre française y fut presque détruite.

CXII. En même temps les armées de la république, désorganisées par les abus de la conquête et par une indiscipline croissante, étaient forcées de se replier sur le Rhin au nord, sur le Pô et derrière l'Apennin au sud. L'Italie était plus vite perdue qu'elle n'avait été conquise. Seul intact à l'armée de Suisse, Masséna se trouvait derrière la Limmat en présence de forces triples arrivant d'Allemagne, de Tyrol et d'Italie, et le menaçant d'une perte presque certaine. En vain les jacobins redoublaient de rigueurs contre les prêtres, les ci-devant nobles et les parents d'émigrés. En vain ils s'acharnaient sur le pape Pie VI, qu'ils avaient ramené prisonnier à Valence, et ils se flattaient que ce pontife, victime de leurs traitements barbares, n'aurait point de successeur. Tandis que les fils aînés de l'Église reniaient leur passé, les Russes entraient en Italie pour donner aux cardinaux la liberté de se réunir en conclave. De proche en proche, le bruit de leurs victoires arriva jusqu'aux portes de la Provence. La marine hollandaise venait de se donner aux Anglais. Se voyant à la veille de

périr, les révolutionnaires les plus fougueux demandaient eux-mêmes une tête et une épée pour sauver leur œuvre, et regrettaient d'avoir laissé partir l'invincible général de l'armée d'Italie.

CXIII. Pendant ces extrémités, confiant en sa fortune, bien que séparé de la France par les escadres ennemies, Bonaparte promenait la victoire dans le lointain Orient, traversait de nouveau le désert pour attaquer les Turcs en Palestine, les dispersait au mont Thabor (1799), ne trouvait de résistance que dans Saint-Jean-d'Acre, ravitaillé par les Anglais, et revenait à Aboukir jeter une armée turque à la mer. Là finit cette singulière croisade, ressemblant quelque peu à celles de Barberousse et de Frédéric II. De quarante mille soldats, l'armée n'en avait plus que vingt-cinq mille. Au lieu de renforts, il n'arrivait que de sinistres nouvelles. Désolée par la misère et par le brigandage, la France était à la veille d'être envahie par l'étranger. Le moment était venu, s'il n'était déjà trop tard, d'en devenir à la fois le sauveur et le maître tout-puissant. Peu soucieux de mécontenter les frères d'armes qu'il abandonnait, Bonaparte s'embarqua sur une frégate et fit voile pour la Provence à travers les flottes étrangères qui sillonnaient la mer. Là pouvait se briser sa fortune naissante, et, comme seize ans plus tard, le jeune conquérant allait peut-être devenir la proie des Anglais. Mais, si le Ciel est sévère pour les vieillards, il pardonne beaucoup aux entraînements de la jeunesse. Les premières fautes de Bonaparte étaient plutôt celles des jacobins que les siennes. Instruit par leurs justes défaites et par leur honteuse impuissance, il était désormais capable de juger sainement les hommes et les choses, et d'apporter une paix et un ordre sérieux à la patrie qui l'attendait comme un libérateur.

CXIV. Pendant qu'il naviguait, comptant sur son étoile, une victoire inespérée venait d'arrêter l'ennemi. Au lieu de profiter de leurs succès pour écraser Masséna, les coalisés avaient perdu leur temps à un de ces mouvements maladroits qui jadis avaient sauvé Louis XIV. Les Autrichiens, campés

sur la Limmat, étaient allés renforcer leur armée du Rhin, laissant à Souvarov le soin de rejoindre à travers les Alpes les trente mille Russes campés autour de Zurich. Masséna saisit habilement cette occasion, passa la Limmat au-dessous de la ville, et coupa à l'ennemi la route d'Allemagne, pendant qu'il lui enlevait à la baïonnette la ville et les ponts de Zurich. Cernés, les Russes parvinrent à se faire jour, mais en laissant leurs bagages, leur trésor, cent pièces de canon et cinq mille prisonniers. Pendant ce temps-là, Souvarov arrivait par le Saint-Gothard, sans se douter du désastre. Accueilli au pont du Diable par une résistance formidable, attaqué en tête et en queue par des forces supérieures, il n'avança qu'à grand-peine, atteignit enfin le lac de Lucerne, et de là, plutôt que de se rendre, gagna par des sentiers de chasseurs la vallée de Glaris, puis celle

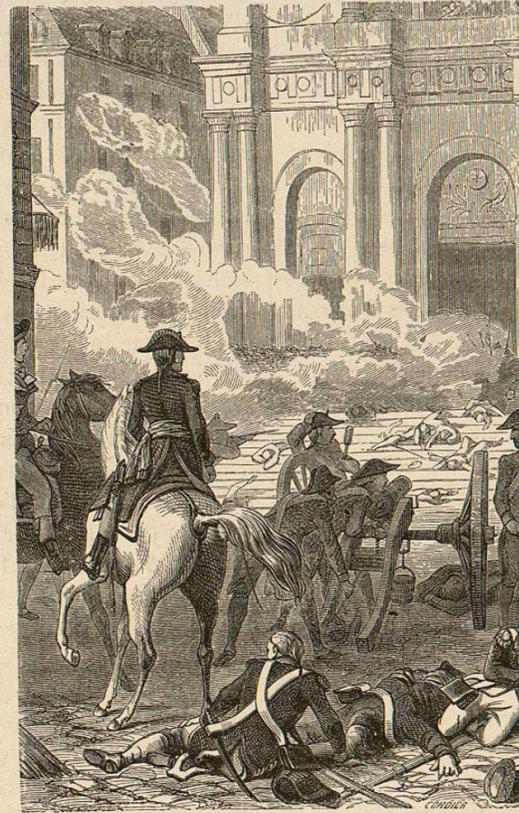
du Rhin, où ses hommes pénétrèrent l'un après l'autre, exténués de fatigue et réduits de moitié. Irrité contre les Autrichiens, il déclara qu'il ne servirait plus avec eux. La coalition était dissoute et la France sauvée.

CXV. Toutefois la gloire de Masséna n'était pas capable d'éclipser celle du général qui, huit jours plus tard, débarquait à Fréjus, et qui arrivait à Paris à travers les acclamations de tout un peuple. En lui les soldats saluaient le plus grand capitaine du siècle; les révolutionnaires le respectaient pour avoir

deux fois prolongé leur pouvoir; les royalistes aimaient sa modération, sa noblesse de caractère, et espéraient le dominer par sa femme, Joséphine de Beauharnais; les directeurs eux-mêmes le subissaient comme leur véritable successeur; ambitieux et habiles se pressaient autour de lui, tâchant de deviner ou de hâter ses résolutions. En quinze jours, il avait gagné tous les généraux, deux directeurs, le conseil des Anciens. Transférés à Saint-Cloud, les Cinq-Cents résistaient. Une poignée de grenadiers les fit passer par les fenêtres de l'orangerie. Bonaparte prit avec ses deux complices le titre de consul. Au fond il était le seul maître (1799).

CXVI. La révolution, qui, sous prétexte de fonder la liberté, n'avait vécu que d'émeutes, d'épurations sanglantes, de proscriptions arbitraires, aboutissait enfin à un dernier coup d'État, où les phrases dorées fai-

saient place au sabre, et la nation, qui avait renversé la monarchie pour se gouverner elle-même, était trop heureuse de trouver la paix sous la rude et puissante main d'un homme de guerre. Lasse des cruautés et des violences qu'elle n'avait subies qu'avec horreur, la France accepta ce nouveau régime comme un doux refuge après l'orage, et fit avec sa légèreté habituelle le sacrifice de ses libertés. En réalité elle venait de subir une nouvelle invasion des barbares. Destinées à renouveler lentement les hauts



Journée du 13 vendémiaire. (P. 338.)